CORPS DE MOTS
ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN OLIVIER

Vous êtes invité avec Têtes raides à clôturer la 68e édition du Festival d'Avignon par le spectacle *Corps de mots*. Vous êtes avant tout un groupe de musique. Quel rapport entretenez-vous avec les scènes de théâtre ?

Christian Olivier : Depuis le départ, j'ai le désir d'emmener la musique de Têtes raides dans des lieux différents. Notre forme première est bien entendu le concert, mais toujours conçu comme spectacle, et cela quel que soit le lieu. Le principe même d'être sur scène est central dans notre histoire, ce qui nous donne un premier lien avec le théâtre. Qu'on y présente de la musique ou un drame, pour moi, dès lors qu'on se présente sur un plateau, les éléments fondamentaux mis en question sont identiques : un espace, des corps et des voix. Aussi, l'équilibre à trouver entre eux et le public s'inscrit dans la même recherche. Nous avons investi très tôt des installations extramusicales, en travaillant avec des gens de cirque, de cinéma, des danseurs, des comédiens. Mes expériences personnelles dans ces domaines m'ont conforté dans l'idée d'élargir la forme de nos concerts à celle de spectacles à part entière. Et puis, en tant que spectateur, l'histoire du théâtre m'a beaucoup marqué au moment où j'ai commencé à plonger dans la littérature. À cette époque, j'ai assisté à tous les spectacles de Patrice Chéreau à Nanterre, à ceux de Peter Brook aux Bouffes du Nord, et à ceux d'Ariane Mnouchkine à la Cartoucherie. Cette période de découverte a été très riche et très forte pour moi. Jusqu'alors, je n'avais pas fréquenté énormément de théâtres, et voir ces formes totales envahir des scènes m'apportait beaucoup – ça reste d'ailleurs très important. À la fois la littérature, le texte, le verbe bien sûr, mais aussi le lieu lui-même. Je me rappelle la première fois que je suis allé aux Bouffes du Nord, voir le *Mahabharata* de Brook, je suis sorti en me disant : « Têtes raides jouera là-dedans. » Il a fallu dix ans, mais nous y sommes parvenus. Dans le même esprit, à un moment, j'ai voulu que nous tournions dans tous les opéras. Nous étions encore un groupe classé dans la catégorie rock et donc, au-delà de ce que l'expérience pouvait nous apporter en tant qu'intervenants sur scène, j'étais curieux de voir notre public de cafés-concerts dans un théâtre à l'italienne, ce qui signifie être assis par exemple, et donc ce qui modifie nécessairement l'écoute.

En plus des lieux, comment est née l'idée de décaler votre rapport au texte lui-même en mettant en musique de grands auteurs ?

Le déclencheur pour la création de *Corps de mots* a été le spectacle que nous avons fait à l'Odéon-Théâtre de l'Europe sur l'invitation d'Olivier Py et Paul Rondin, lecture musicale autour de Jean Genet à l'occasion du centenaire de sa naissance en novembre 2010. Cette expérience m'a déterminé à nous lancer dans un spectacle sur la poésie et les grands auteurs. Notre travail avec Têtes raides a toujours porté là-dessus. Dans la grande majorité de nos albums, un auteur – poète en général, mort ou vivant – est invité, c'est-à-dire mis en musique. Mais cette soirée exclusivement dédiée à Genet a véritablement confirmé mon intuition que nous pouvions consacrer plus de place à des textes écrits par d'autres, et de grands. Au même moment, Christian Schiaretti pour « États du poème » et Christian Siméon pour le Printemps des poètes m'ont demandé d'écrire un texte sur le thème : « La Voix des poèmes ». C'est ainsi qu'est né le texte *Corps de mots*, qui traite de la voix en tant qu'interprète. Je nous y définis comme des courroies de transmission. Je ne lis pas ce texte sur scène parce qu'il est destiné à la lecture solitaire selon moi, mais on en entend des bribes dans *Corps de cris* qui, lui, fait partie du spectacle. Ce sont ces croisements qui nous ont conduits à la création de *Corps de mots*, accueilli d'abord aux Bouffes du Nord en décembre 2012, puis au Lavoir Moderne Parisien pendant trois semaines avant de débuter une tournée.

Le spectacle est annoncé comme une lecture musicale. Quelles différences avec un concert cette forme implique-t-elle ? Combien êtes-vous sur scène ?

Nous sommes huit sur scène. Un violoniste, un violoncelliste, un tromboniste, un saxophoniste, un guitariste et clarinettiste, un batteur, un bassiste, et une voix. Et en effet, porté par ce corps musical – parce que notre groupe constitue un corps, avec ses membres distincts et ses multiples têtes –, il y a un livre. En premier lieu, en tant qu'objet même, il raconte tant de choses qu'il me semble un appui et une accroche, pour nous comme pour les spectateurs. Et puis, le mouvement d'aller-retour à un texte visible est très important. L'idée n'est pas de jouer le texte, ce n'est pas du théâtre, et pourtant ça demande un véritable placement du rythme et de la musique des mots. J'oscille en permanence entre parole et chant, et dans ce jeu sur la limite, le livre est un instrument d'équilibre. Il nous replace dans le chemin. Il n'y a pas énormément de différences entre ce spectacle et un concert plus conventionnel. Ça étonne certainement au départ : on vient voir Têtes raides et on n'entend pas une note de musique durant les premières minutes. Ça intrigue, quelque chose se joue sur ce texte d'ouverture – *Je suis sale* de Lautréamont –, comme un pacte à passer. Mais dans la globalité du spectacle, la musique prend une aussi large part que dans un concert – et dans la salle les gens bougent aussi sur un texte de Genet ! Cela dit, nous sommes quand même porteurs d'une parole extérieure, et puissante, ce qui implique une certaine posture, un rapport un peu plus tenu à ce que nous

transmettons au public. Travailler des textes poétiques demande beaucoup de délicatesse ; la musique y est déjà incluse. Il s'agit de la servir en la soutenant avec la nôtre.

Comment avez-vous choisi ces textes ? Vous étaient-ils familiers de longue date ? Quels sont les aspects qui ont motivé leur réunion dans ce spectacle ?

La première motivation, c'était le désir de faire entendre ces auteurs. Je les ai connus au fil de mon parcours, mais les œuvres de Genet, Lautréamont, Prévert, Rimbaud, bien sûr, me sont chères depuis mes débuts. Sont venus ensuite les surréalistes, et par exemple Philippe Soupault, avec les textes duquel nous avons tissé un lien particulier. Le premier poème de Soupault que nous avons mis en musique figure sur l'album *Le Bout du toit*, paru en 1996. Il s'est avéré que ses ayant droits étaient très heureux de cette expérience. *L'amour tombe des nues* est devenu une véritable chanson. Dans nos concerts, le public chantait Soupault, sans le connaître. C'est le principe aussi : amener d'une part la poésie dans quelque chose d'un peu populaire, et amener d'autre part les gens vers la poésie. Les textes qu'on a tendance à croire plus connus parce que déjà mis en musique – je pense au *Condamné à mort* – ne le sont pas tant que ça. Dans ce cas particulier, c'est la première fois qu'on entend l'intégralité du texte, par exemple. Pour ce qui concerne *Le Pont Mirabeau*, qui serait maintenant classé « grand public », il s'agit de le faire entendre différemment. Un autre exemple : les gens qui ont lu Stig Dagerman avant d'entendre la version de Têtes raides, en avaient une image très sombre. Or c'est pour moi un chant d'espoir, plein de lumière. Je veux faire entendre l'énergie énorme que j'y trouve. Plus généralement, il me tient à cœur de faire entendre ces auteurs parce que c'est une manière de leur rendre hommage ; ils m'ont nourri, et continuent de le faire. Et remettre le projecteur sur des textes plus ou moins connus, les faire entendre un peu différemment, peut en faire sortir des aspects que des lecteurs n'auraient pas perçus jusqu'alors. Pour ce qui concerne leurs points communs, en chacun, il y a une recherche de beauté évidemment, et qui soutient des questions similaires : que sommes-nous ? Que faisons-nous ?

Qu'est-ce qu'un « corps de mots » ?

C'est le texte. Un poème, une chanson, un récit, c'est de la matière, c'est de la chair. Tous les auteurs que j'ai choisis se réunissent là-dedans aussi. Souvent je trouve qu'en s'emparant de la poésie, on veut trop partir du sens, trop interpréter. Et comme spectateur ça m'ennuie profondément parce que ce n'est pas le but. La poésie même, en son principe, ouvre mille sens. C'est précisément cette valeur qu'il faut préserver en la donnant à entendre. Et je crois qu'on y parvient en laissant le corps s'en charger, en devenant simplement la caisse de résonance. L'approche d'un poème ne peut pas être purement intellectuelle. Lire Antonin Artaud, ressentir ce qu'il écrit, est une expérience vraiment physique. Le sens vient quand on est entré dans la matière, dans l'organique. Roland Dubillard, dans *Corps de langouste*, résume très bien l'idée que le corps est d'abord une machine. Il s'agit de la laisser tourner toute seule. Le corps se met en route, et apporte une certaine vérité, trouve un chemin. Ce n'est qu'une fois pris dans ce mouvement *des sens* que des bouts *de sens* apparaissent.

Et que vient faire Elvis Presley dans tout ça ?

Avec Elvis Presley, la correspondance est certainement surréaliste ! On peut dire qu'il n'y en a pas. On peut dire qu'évidemment c'est un signe que le sourire n'est jamais loin dans l'histoire de Têtes raides. Déjà, Presley fait exception parce qu'il est le seul à écrire en anglais, mais ce n'est pas très grave. Ensuite, *Love me tender* est en soi une véritable chanson, et une chanson extrêmement connue qui n'est pas vraiment un canon sur le plan poétique. Et pourtant, il y a bien des raisons sérieuses à sa présence parmi les grands : sa valeur, reconnue par la mémoire collective, est de poser la question essentielle : quelle réunion entre texte et mélodie suscite la poésie ? Pour moi, ça pose toute la question des mots et de leur rapport à la musique.

Propos recueillis par Marion Canelas.

68e ÉDITION

Tout le Festival sur festival-avignon.com
#FDA14

Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle. Ce carré rouge est le symbole de notre unité.